

QUAND LE PRAGMATISME EST INVITÉ EN ARCHITECTURE : *UNE RENCONTRE PLACÉE SOUS LE SIGNE DE L'ÉVIDENCE*

Pauline Lefebvre

15

À l'aube de l'an 2000, à New York, Joan Ockman, alors professeure à l'École d'architecture de Columbia University, est chargée d'organiser un événement pour marquer le tournant du siècle. Elle saisit cette opportunité pour intervenir dans les débats qui commencent à secouer la scène architecturale américaine concernant le rôle prépondérant que la théorie s'y était octroyée depuis plus de deux décennies. Pour répondre à cette situation problématique, Ockman décide d'introduire une tradition philosophique encore inédite en architecture : le pragmatisme. Elle arrange cette rencontre originale à travers un ambitieux événement en plusieurs volets, intitulé *The Pragmatist Imagination*.

Au premier abord, l'entreprise paraît paradoxale : le « schisme entre la théorie et la pratique » auquel Ockman (2000c) espère répondre par l'introduction du pragmatisme est de fait largement attribué aux relations trop soutenues que l'architecture entretient alors avec la philosophie. À partir des années 1970, la vague de la *theory* – ce savant mélange de pensées importées d'Europe – a radicalement transformé les campus américains (Cusset, 2005) et a emporté l'architecture dans son sillage. La théorie de l'architecture acquiert une autonomie sans précédent. La pratique elle-même sort transfigurée : la séparation s'accroît drastiquement entre, d'un côté, une pratique « théorique » conduite dans l'autonomie de la sphère académique ou culturelle et, de l'autre, une pratique « professionnelle » de l'architecture, laissée à des grands bureaux au chiffre d'affaires enviable, mais au crédit culturel faible. Curieusement, l'autonomie disciplinaire

qui caractérise la pratique « théorique » va de pair avec la relation intime qu'elle se met à entretenir avec d'autres disciplines. L'intimité frôle même la confusion : « Pour prendre place parmi les autres disciplines des humanités, [l'architecture] devait elle-même se redéfinir comme une pratique discursive, voire textuelle. » (Allen, 2012 : 211.) Cette situation gonfle jusqu'à l'essoufflement : la théorie se trouve méprisée par un nombre accru d'architectes qui ne veulent plus jouer le jeu du langage savant, des emprunts conceptuels et des discours jargonnants. Les objections se multiplient à l'encontre d'une architecture devenue discursive, et des tentatives émergent visant à lui restaurer des modes propres d'agentivité. Surtout, c'est l'« invasion¹ » de l'architecture par les philosophies européennes – en particulier, la déconstruction derridienne, les concepts deleuzo-guattariens, mais aussi les théories critiques de l'École de Francfort – qui est tenue pour responsable de cette situation. Pourtant, Ockman choisit de ne pas renoncer à toute alliance. Elle opte plutôt pour une alternative à ce corpus doublement étranger de la philosophie continentale : d'une part, le pragmatisme a l'avantage d'être une tradition proprement américaine ; d'autre part, en tant que « théorie de la pratique », le pragmatisme est plus proche par ses thèmes des préoccupations des architectes et à même de réconcilier pratique et théorie. De plus, le pragmatisme a le mérite de jouir d'un renouveau dans d'autres sphères de l'académie (Rajchman et West, 1985 ; Dickstein, 1998), que l'architecture ne doit pas, selon Ockman, manquer de suivre.

1

« L'invasion française de la critique architecturale [...] a injecté un regain d'énergie et d'enthousiasme à une discipline qui souffrait d'un retard culturel. Toutefois, cette invasion a entraîné beaucoup de critiques d'architecture dans le plus mortel des pièges, à savoir une perte d'identité en tant que critique d'architecture. » (West, 1999 : 459). Cornel West prolongera encore cette métaphore guerrière à l'occasion de l'événement dont il est question ici en parlant d'une « occupation française et allemande de l'esprit américain ». (West et Koolhaas, 2001 : 19).

Si l'initiative d'Ockman est si intrigante, c'est en partie parce que, malgré son ampleur, elle n'aura finalement que peu de retentissements et restera relativement isolée. L'importance des moyens déployés témoigne pourtant de la prétention d'opérer un tournant : une cinquantaine d'intervenants, parmi les plus réputés, sont réunis au sein d'institutions de prestige (plus particulièrement au MoMA, que l'histoire de l'architecture aime considérer comme le berceau de mouvements qui se succèdent). Dans un milieu où la réussite consiste à « faire événement », et selon les critères propres à ce milieu, on peut dire que l'initiative a échoué, puisqu'elle ne sera pas reprise :

« Et le "Nouveau Pragmatisme" ? Si seulement c'était le cas ! Je peux dire avec assurance que si une telle chose existait, la très compétente machine à détecter des talents de la culture architecturale new-yorkaise s'en serait emparée, et si une masse critique de praticiens correspondants pouvait être trouvée – j'en vois deux –, une exposition aurait été organisée, un manifeste aurait été écrit, et un catalogue aurait été publié (intitulé *Deux architectes* ?)². » (Nobel, 2001.)

2

Toutes les citations en langue anglaise ont été traduites par l'auteure.

Les contestations contre la théorie de l'architecture à l'origine de *The Pragmatist Imagination* gagneront une vigueur renouvelée. Surtout, elles prendront un tour « post-critique » qui sera largement discuté, et disputé (Baird, 2004). Toutefois, les objections à leur rencontre proviennent surtout du ton « anti-intellectuel » pour lequel elles optent. À cet égard, le projet d'Ockman peut difficilement être considéré comme un précédent à cette vague « pro-pratique » (Sykes, 2010), puisque l'opportunité d'éclairer les mutations en cours grâce à la tradition pragmatiste ne sera pas prolongée³ :

« Ce qui allait se passer ensuite est fascinant : la manière dont Somol et Whiting ont repris ceci. J'avais vraiment l'impression d'avoir ouvert la boîte de Pandore. [...] Ils étaient intéressés par la pratique, la pratique sans la théorie. Et, d'une certaine manière, le pragmatisme, faisant progressivement place au discours post-critique, servait de caution. » (J. Ockman, 2013.)

Le caractère paradoxal de l'événement explique en partie cet insuccès : résoudre une situation de crise par une alliance à une philosophie alternative n'a pas convaincu ceux qui attribuaient la crise précisément à de telles alliances, quelles qu'elles soient. Toutefois, c'est aussi et surtout *l'évidence* de la proposition qui a inhibé l'enthousiasme qu'elle aurait dû provoquer pour réussir. Il semble que l'événement ne soit pas parvenu à faire sentir aux architectes les promesses comprises dans l'écart entre « leur pragmatisme » et les exigences du Pragmatisme. Pourtant, cette ambiguïté était au cœur du programme d'Ockman :

« Les architectes, à quelques rares exceptions près, ne sont pas des philosophes. Cependant, plus que tous les autres producteurs de culture, ils semblent être "naturellement" pragmatistes. [...] L'habituelle confusion entre le pragmatisme générique ou pragmatisme "petit-p" – associé, le plus souvent péjorativement, à des aspects pratiques, opportunistes et instrumentaux – avec le pragmatisme philosophique ou Pragmatisme "grand-p" – la tradition intellectuelle de Charles Sanders Pierce, William James et John Dewey, ses pères fondateurs – constituait à la fois un danger et un défi. » (Ockman, 2001 : 26.)

Malgré l'attention qu'elle porte aux enjeux du Pragmatisme « grand-p », Ockman énonce l'idée que les architectes seraient « "naturellement" pragmatistes ». Cette affirmation est peu propice à susciter une mise au travail concernant ce qu'une rencontre avec le Pragmatisme pourrait faire à l'architecture, puisqu'elle implique que les conditions sont déjà réunies. Surtout, cette tendance à « naturaliser » la rencontre est incompatible avec le pragmatisme lui-même, défini par James comme « une attitude,

3

À l'exception de Michael Speaks – sans doute le « post-critique » le plus virulent – qui instrumentalise une certaine généalogie pragmatiste pour défendre son projet d'une post-avant-garde entrepreneuriale (Speaks, 2000). Speaks ne rallie toutefois pas l'initiative de Ockman, parce que celle-ci ne renonce pas à formuler « une théorie de la pratique » et à attribuer un rôle prédominant à la philosophie (Speaks, 2002).

[qui] consiste à détourner nos regards de tout ce qui est chose première, premier principe, catégorie, nécessité supposée, pour les tourner vers les choses dernières, vers les résultats, les conséquences, les faits. » (James, 2007 : 120.)

À l'encontre de cette idée selon laquelle la rencontre serait « naturelle » et « nécessaire », cet article profite du caractère isolé (inédit et avorté) de l'entreprise pour mettre en lumière son caractère *artificiel*. Dans une perspective pragmatiste, aucune connotation négative n'est attribuée au terme « artificiel ». Au contraire, l'artificialité de la rencontre est considérée comme une opportunité pour rendre visible l'ensemble des dispositifs qui ont été mis en place pour que la rencontre prenne. Ce travail de description permet de prendre au sérieux l'événement et de tracer des manières de « faire rencontre » plus ou moins réussies, et ce, du point de vue des architectes, mais aussi de celui des philosophes embarqués (malgré eux) dans l'expérience.

DÉPLIER LES DISPOSITIFS

DISPOSITIF 1 : SÉQUENCER

4

Les titres attribués aux deux événements diffèrent d'ailleurs légèrement, mais significativement : le workshop était intitulé *The Pragmatist Imagination. Thinking about « Things in the Making »*, insistant sur la tradition pragmatiste et la réflexion qu'elle implique, alors que l'intitulé de la conférence, *Things in the Making : Contemporary Architecture and the Pragmatist Imagination*, perd la dimension réflexive (« Thinking ») au profit d'un ton qui relève à la fois d'un constat et d'un programme pour l'architecture contemporaine.

5

Le *Reader* est une pratique courante dans le milieu anglo-saxon ; il consiste à réunir une série de textes de références sur un sujet donné ou d'un même auteur afin d'offrir un accès plus aisé à un corpus choisi.

Le premier dispositif consiste à séquencer l'événement en plusieurs phases. Chacune d'elles sert des ambitions différentes et se trouve donc servie par des cadres et des participants distincts. La première séquence est un workshop (fig. 1), organisé sur deux jours en mai 2000 dans le cadre universitaire de Columbia University, réunissant principalement des académiques. Comme le pragmatisme est une référence inédite en architecture, Ockman considère que ce temps préliminaire est nécessaire afin que les participants deviennent plus familiers avec cette philosophie. Il s'agit en fait de préparer une autre séquence, la conférence publique (fig. 2), qui se tient quelques mois plus tard au MoMA et qui réunit quant à elle un public composé majoritairement d'architectes⁴. Les actes du workshop (fig. 3) auraient dû paraître avant cet événement afin de servir de transition, mais ils ne sortiront qu'après. Les actes de la conférence publique auraient également dû être publiés ; le caractère inégal des contributions poussera toutefois Ockman à renoncer à ce projet. Curieusement, seules des revues étrangères consacreront finalement des dossiers à cette rencontre et traduiront quelques-unes des interventions (Dahms et Krausse, 2001 ; Fernández-Galiano, 2001). En amont de cette séquence workshop-publication-conférence, un *Reader*⁵ (fig. 4) avait été assemblé et distribué à tous les intervenants afin de les préparer aux enjeux de l'événement.



things in the making:
contemporary architecture and the
pragmatist imagination

A Symposium sponsored by
THE MUSEUM OF MODERN ART

NOVEMBER 10-11, 2004

FRIDAY, NOVEMBER 10

SATURDAY, NOVEMBER 11

RICHARD SCHOEN

ANDREW WAX

Imagination :	The Pragmatist	East Gallery Buell Hall Columbia University	A two-day cross-disciplinary workshop dedicated to thinking about a set of emergent social and cultural problematics related to what William James called "things in the making." What is the potential of pragmatist thought to address these issues of our time? Alternatively or additionally, what other perspectives or critical strategies might be brought to bear on them?
		May 1-2, 2000	
Thinking about "Things in the making"		Monday, May 1	
		10:00 am	Introductory remarks Casey Nelson Blake, Joan Ockman, John Rajchman
		10:30-12:30 pm	The future / the past How should we imagine the future? How should the past be reimagined? Do classic narratives of the twentieth century need to be rewritten? Is the "American Century" over? participants: Jean-Louis Cohen David Lapoujade Nadia Urbinati <i>Anders Stephanson, moderator</i>
		2:00-4:15 pm	The public How might we rethink/reconstruct the relationship between private and public life today? between public life and democracy? If a public sphere is essential to any conception of democracy, should our model of democracy be consensual? contestatory? something else? participants: Rosalyn Deutsche Kenneth Frampton Gerald Frug Chantal Mouffe Hashim Sarkis <i>Gwendolyn Wright, moderator</i>
		4:30-5:30 pm	General discussion
		6:00-8:00 pm Room 555 Lerner Hall	Aesthetics / experience participants: Paul Miller aka D.J. Spooky Richard Shusterman Bernard Tschumi <i>John Rajchman, moderator</i>

FIG. 1. LE PROGRAMME PAPIER DU WORKSHOP *THE PRAGMATIST IMAGINATION. THINKING ABOUT « THINGS IN THE MAKING »*. SOURCE : ARCHIVES PERSONNELLES DE JOAN OCKMAN.

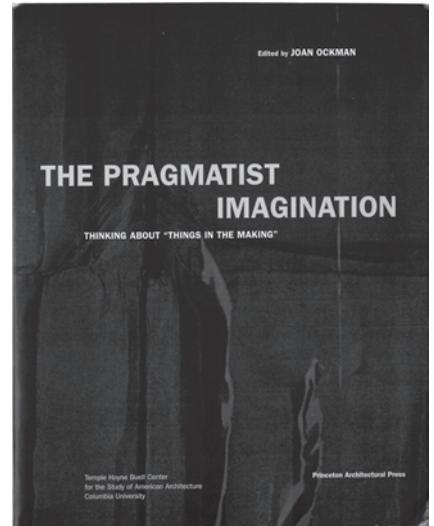


FIG. 3. LA COUVERTURE DE LA PUBLICATION DES ACTES DU WORKSHOP *THE PRAGMATIST IMAGINATION. THINKING ABOUT « THINGS IN THE MAKING »*. SOURCE : OCKMAN, 2000.

THE PRAGMATIST IMAGINATION: THINKING ABOUT THINGS IN THE MAKING

FIG. 4. LA COUVERTURE DU READER PRÉPARÉ EN AMONT DU WORKSHOP *THE PRAGMATIST IMAGINATION. THINKING ABOUT « THINGS IN THE MAKING »*. SOURCE : THE TEMPLE HOYNE BUELL CENTER FOR THE STUDY OF AMERICAN ARCHITECTURE RECORDS, AVERY ARCHITECTURAL & FINE ARTS LIBRARY – COLUMBIA UNIVERSITY, NEW YORK.

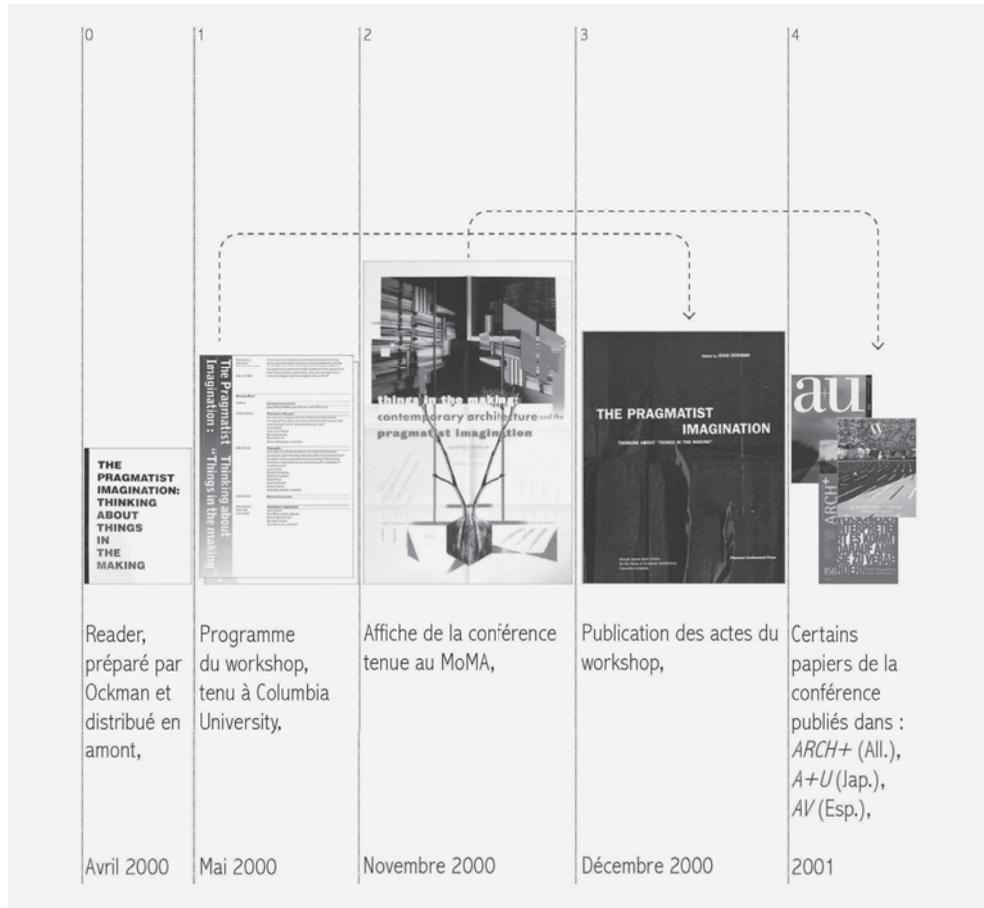


FIG. 5. LIGNE DU TEMPS DES DIFFÉRENTS ÉVÉNEMENTS AUTOUR DE *THE PRAGMATIST IMAGINATION*. ÉLABORATION : PAULINE LEFEBVRE. SOURCES : ARCHIVES PERSONNELLES DE JOAN OCKMAN [PROGRAMME DU WORKSHOP] ; THE TEMPLE HOYNE BUELL CENTER FOR THE STUDY OF AMERICAN ARCHITECTURE RECORDS, AVERY ARCHITECTURAL & FINE ARTS LIBRARY – COLUMBIA UNIVERSITY, NEW YORK [READER ET AFFICHE].

Toutes ces étapes (fig. 5) sont conçues pour que la rencontre entre architecture et pragmatisme prenne. Pour Ockman, ce séquençage servait surtout une mission d’« éducation » des architectes à cette tradition philosophique encore inconnue (ou mal comprise) :

« Il devenait clair que les architectes avaient besoin d’être éduqués parce que dès qu’il est question d’“architectes pragmatiques”, ils pensent “finir le travail”, “résoudre des problèmes”, “faire”, “maintenir du mieux possible”, ou peut-être juste aux fonctions... Ces problématiques sont bien sûr autant de notions pragmatiques. Mais les architectes ne savaient rien de la tradition philosophique. » (Ockman, 2013.)

Un rôle dominant est donc attribué à l’université, présentée comme l’endroit où les pensées doivent être articulées avant d’être livrées aux praticiens professionnels qui n’en sont que les réceptacles. Si la démarche

ne rejoue pas le « naturalisme » énoncé plus tôt, elle n'en est pas moins peu pragmatiste à nouveau. Elle réinstalle le rapport asymétrique entre théorie et pratique que le pragmatisme devait aider à défaire. Elle ne se place pas sous le signe d'une expérimentation collective entre architecture et philosophie.

DISPOSITIF 2 : ATTRIBUER DES RÔLES

Le deuxième dispositif consiste à attribuer des rôles. En effet, le grand nombre et la diversité des intervenants ne garantissent encore rien. La gamme des cinquante orateurs est très variée en ce qui concerne les « disciplines » desquelles ils sont issus : architecture, art, histoire, sociologie, philosophie, sciences politiques, droit, économie et autres *studies* propres aux campus anglo-saxons. Ce qui varie surtout, c'est le degré d'affinités préalables des intervenants avec le pragmatisme : très peu sont ceux qui pouvaient être considérés comme des spécialistes du pragmatisme, encore plus rares ceux qui avaient déjà opéré quelques rapprochements entre cette tradition et l'architecture.

Parmi ceux-là, certains jouent le rôle de « passeurs ». John Rajchman, coorganisateur avec Ockman de l'événement, a tenu ce rôle tout au long de sa carrière académique : d'abord en participant à l'importation des pensées françaises poststructuralistes au travers de la revue *Semiotext(e)* dont il était l'un des éditeurs ; ensuite en jouant un rôle clé dans l'introduction de Deleuze auprès des architectes (Brott, 2010) ; finalement, en participant au rapprochement du poststructuralisme avec le pragmatisme (Rajchman et West, 1985), et surtout en amenant ce même mouvement en architecture (Rajchman, 1998). Ces figures de « passeurs », le plus souvent des philosophes parmi les architectes, sont très importantes pour les passages qui s'opèrent entre ces champs, le plus souvent à sens unique : leur rôle proactif dans les transferts rend visibles les voies par lesquelles passent les concepts ou les auteurs.

Les intervenants qui sont invités pour leurs affinités avec le pragmatisme se voient pour la plupart attribuer un autre rôle, celui de « garant » : ils doivent assurer une compréhension adéquate de la tradition philosophique par les architectes. C'est parmi ces « garants » que vont se manifester les critiques les plus sévères de l'événement : au workshop, Richard Shusterman – philosophe américain qui prolonge les travaux en esthétique de Dewey – exprime de manière particulièrement touchante son inconfort à servir de garant philosophique à la performance présentée par Bernard Tschumi et Paul D. Miller *aka* DJ Spooky ; Casey Nelson Blake – historien de la culture américaine, pourtant coorganisateur de l'événement – conclut les actes du workshop sur un ton particulièrement sceptique ; et Richard Rorty – célèbre philosophe néopragmatiste – sapera jusqu'aux prémisses de l'événement.

DISPOSITIF 3 : METTRE EN DIALOGUE/ASSEMBLER

Le dispositif dans lequel Rorty est pris à l'occasion de la conférence est celui du dialogue entre un architecte et un philosophe. La conférence au MoMA en comporte deux de la sorte. Rorty partage le premier avec Peter Eisenman (fig. 6) ; le deuxième oppose Rem Koolhaas et Cornel West (fig. 7). John Rajchman, chargé d'animer cette deuxième discussion, la présente en ces termes :

« Cette discussion [...] rassemble un philosophe qui se revendique pragmatiste d'une manière ou d'une autre, ou dont la pensée ou la philosophie est issue de la tradition pragmatiste, avec un architecte dont le travail comporte un aspect théorique ou critique alors sans que celui-ci ne soit nécessairement qualifié de pragmatiste. L'objectif est de voir si une synergie ou une connexion intéressante apparaît entre les idées spécifiquement pragmatistes du philosophe et la pratique concrète de l'architecte. » (West et Koolhaas, 2001 : 15.)

Si le dispositif de la conversation peut sembler symétrique, il trahit toutefois un déséquilibre. Le résultat attendu repose avant tout sur une confrontation des architectes à une tradition qu'ils ignorent et qui pourrait éclairer leurs pratiques. Il n'est pas vraiment supposé que le philosophe puisse apprendre de l'architecte.

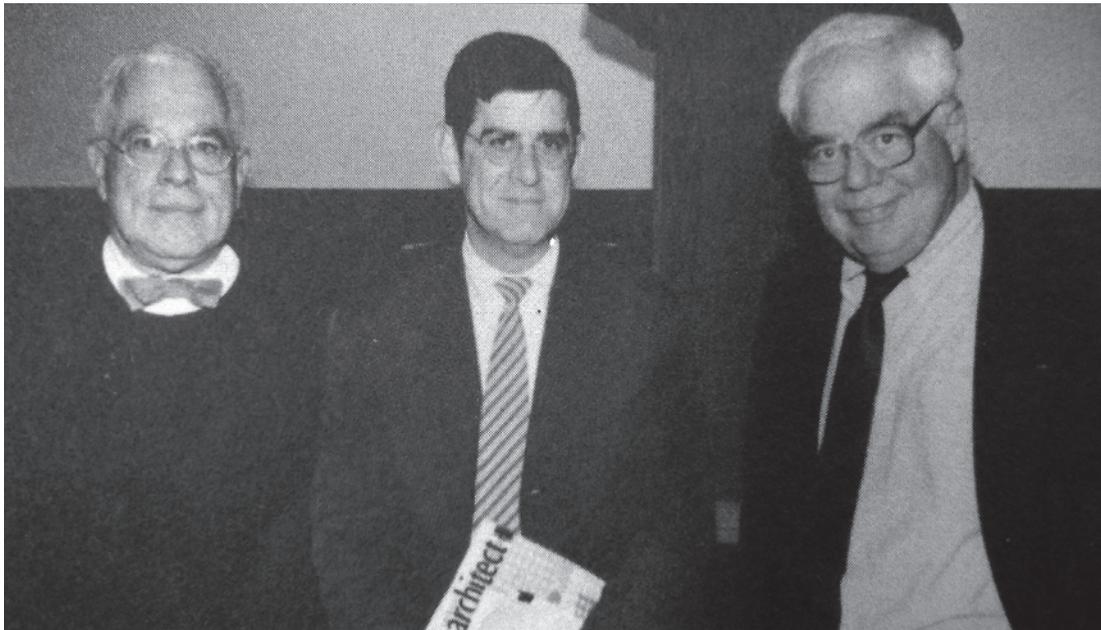


FIG. 6. DE GAUCHE À DROITE : PETER EISENMAN, TERRY RILEY ET RICHARD RORTY. PHOTO PRISE AU MOMA À L'OCCASION DE LA CONFÉRENCE *CONTEMPORARY ARCHITECTURE AND THE PRAGMATIST IMAGINATION*. SOURCE : MERKEL, 2001 : 18-19.



FIG. 7. SEMINAR / LECTURE, CORNEL WEST, REM KOOLHAAS, CONVERSATION 2, *PRAGMATIST IMAGINATION*, THE MUSEUM OF MODERN ART, NEW YORK, 11 OCTOBRE 2000. © PHOTO : RAINER GANAHL.



FIG. 8. SEMINAR/LECTURE, ROSALYN DEUTSCHE, WALTER HOOD, MARTHA ROSLER, ROGER SHERMAN, MODERATOR : RAYMOND GASTIL, *PUBLIC SPACE AND THE PUBLIC, PRAGMATIST IMAGINATION*, THE MUSEUM OF MODERN ART, NEW YORK, 11 OCTOBRE 2000. © PHOTOS : RAINER GANAHL.

6

Les thèmes abordés sont :
 « le futur / le passé » ;
 « le public » ; « esthétique /
 expérience » ; « la technologie et
 ses impacts sur la perception » ;
 « lieu et citoyenneté » ; « la vie
 sociale et le monde quotidien ».

Un autre dispositif est utilisé pour mettre les intervenants en relation, tant à la conférence qu'au workshop : le panel (fig. 8). Une série d'exposés est réunie sous un thème⁶, et les intervenants sont choisis pour leur expertise sur ce dernier. Les introductions des modérateurs permettent de comprendre en quoi ces thématiques sont supposées faire écho à la tradition pragmatiste, en plus d'être brûlantes dans le milieu architectural contemporain.

DISPOSITIF 4 : RELIER, LITTÉRALEMENT

Cette dernière stratégie d'assemblage est bien mise en lumière par un dernier dispositif très concret : le *Reader*, préparé en amont du workshop et distribué aux participants (fig. 4). Ce dossier de plusieurs centaines de pages *relie* littéralement – il assemble et organise – des travaux des intervenants en fonction des thèmes choisis. Vu que peu de ces recherches se réfèrent au pragmatisme, et pour assurer que cette rencontre ait bien lieu, chaque partie est introduite par un *key text*, sélectionné à la fois pour la problématique développée et pour son appartenance à la tradition pragmatiste. Le *Reader* a en effet pour objectif de fournir une base commune aux participants concernant cette philosophie, puisqu'il est admis qu'ils n'en sont pas tous familiers. Le *Reader* comporte également un Glossaire définissant les termes généraux du workshop, à travers le texte d'un philosophe pragmatiste : « pragmatisme », « imagination », « workshop ou laboratoire », « penser et dire » et « les choses en train de se faire » se trouvent ainsi expliqués respectivement par C. West, J. Dewey, C. S. Peirce, R. Bourne et W. James. Finalement, un *Addendum* comporte les textes que les organisateurs avaient déjà publiés concernant le pragmatisme et ses liens avec l'architecture⁷. Ce *Reader* s'est révélé efficace, puisque les rares références au pragmatisme qui apparaîtront dans des interventions peinant à en faire leur objet seront tirées de cette bibliographie bien commode. Surtout, l'assemblage de ce dossier rend particulièrement visible le montage expérimental que constituait l'événement.

7

L'*Addendum* comprend l'article d'Ockman sur A. Dorner et ses liens avec Dewey (Ockman, 1997), celui de Rajchman présenté à la conférence *Anyhow* sur « un nouveau pragmatisme » (Rajchman, 1998) et un texte de Blake sur L. Mumford dans un ouvrage sur le pragmatisme (Blake, 1995).

CE QUE LES DISPOSITIFS PERMETTENT DE DÉPLIER

La deuxième partie de cet article sera mise à profit pour quitter la description presque technique des dispositifs et entrer dans certains arguments qu'ils ont permis de déployer. Trois moments particuliers ont été choisis. Chacun met en scène différentes positions concernant la nécessité pour les architectes d'une rencontre avec la philosophie,

mais aussi ses modalités et ses critères de réussite. L'introduction de Rajchman et la conclusion de Blake aux actes du workshop (moment 1) dramatisent la distinction entre les rôles de « passeur » et de « garant » et les critères de réussite très différents qu'ils impliquent. Les dialogues entre Eisenman et Rorty d'une part, et entre Koolhaas et West de l'autre (moment 2), mettent en scène les rôles que les philosophes sont prêts à prendre et que les architectes sont prêts à leur attribuer. L'intervention de l'architecte Stan Allen (moment 3) interroge la manière d'évaluer les espoirs que la conférence représente pour l'architecture. De ces trois moments, des pistes de réflexion seront extraites quant à des critères pragmatistes pour juger d'une rencontre.

MOMENT 1 : LA REPRISE DOIT-ELLE ÊTRE FIDÈLE ?

Les textes de Rajchman et Blake – tous deux coorganisateur de l'événement – jouent au premier abord le rôle traditionnellement attribué aux introductions et conclusions : expliquer les enjeux, lier les différentes interventions entre elles et faire le bilan des résultats. Toutefois, dans sa conclusion, Blake est particulièrement perplexe quant aux effets de cette rencontre. L'introduction de Rajchman constitue dès lors une réponse à rebours aux objections de Blake.

Quand Blake intitule sa postface « What's Pragmatism got to do with it ? », ce n'est pas pour apporter une réponse positive à cette question, mais au contraire pour affirmer que « des limites doivent être mises concernant les arguments qu'on peut assembler sous cette bannière ». Sa conclusion reprend une à une chacune des grandes thématiques abordées (les politiques démocratiques, une esthétique de l'expérience, une identité postnationale) et réinstaure pour chacune d'elles une distance sociohistorique avec la tradition pragmatiste qui met en doute l'opportunité d'une reprise :

« Je suis sceptique par rapport à l'idée qu'il y aurait des connexions nécessaires entre le pragmatisme comme posture philosophique et les opinions politiques défendues par la plupart des auteurs réunis au workshop, entre l'esthétique pragmatiste et certains courants contemporains en architecture et design. » (Blake, 2000 : 270.)

Endossant son rôle de « garant », Blake met en garde contre une appropriation trop rapide du pragmatisme, qui ne prendrait pas en compte sa spécificité historique. En insistant sur le fait qu'il ne voit pas de « connexion nécessaire » entre le pragmatisme et ce qui est en jeu lors du workshop, il dénonce les arguments qui naturalisent la rencontre. Toutefois, le regret qu'il manifeste à cet égard montre qu'il ne considère pas le travail expérimental et risqué qu'implique une telle reprise.

En réponse à ces objections, Rajchman rappelle dans son introduction que le workshop ne consiste pas à appliquer le pragmatisme tel quel, mais bien à utiliser cette tradition éclipsée pour mesurer les changements survenus depuis lors et comprendre si elle peut aider à éclairer des situations contemporaines. L'ambition du workshop n'est pas de mener un travail technique sur la tradition pragmatiste en vue de bien la comprendre et de se rendre capable de bien l'appliquer. Blake et Rajchman diffèrent donc radicalement quant aux modalités de réussite qu'ils attribuent à la rencontre. Pour Rajchman, bien hériter du pragmatisme en architecture n'implique pas de lui être « fidèle », mais de le réinventer à nouveaux frais dans de nouvelles conditions.

MOMENT 2 : FAUT-IL REPRENDRE ? COMMENT REPRENDRE ?

Comme évoqué plus haut, les conversations mettant en scène un architecte et un philosophe étaient supposées incarner la rencontre même, sur un mode symétrique. À l'inverse, elles vont être l'occasion de problématiser les différents réquisits qui caractérisent les deux pratiques. Conformément à ses positions philosophiques, Rorty se montre sévère concernant la pertinence même d'une rencontre entre deux champs incommensurables. Il est très méfiant à l'idée d'utiliser des idées philosophiques en dehors de leur champ propre, et plus particulièrement en art⁸. Le pragmatisme de Rorty consiste à refuser d'attribuer un rôle prédominant à la philosophie, dont il considère qu'elle peut éventuellement servir d'« influence libératrice », mais en aucun cas s'attribuer une mission d'instruction. Rorty introduit cette réserve en évoquant les célèbres échanges entre son interlocuteur Peter Eisenman et Jacques Derrida : « Je suis plus méfiant par rapport aux tentatives d'utiliser des idées philosophiques en dehors de la philosophie que ne l'est Eisenman⁹. »

En effet, Eisenman avait sans doute été invité dans cette discussion pour témoigner de la manière dont la philosophie avait compté pour sa pratique. Il va toutefois directement récuser l'appellation de « Derrida architectural » et déclarer que son architecture avait été dite déconstructiviste avant même qu'il n'ait jamais lu le philosophe français. Pourtant, Eisenman finira par reconnaître une capacité à la philosophie, celle de *problématiser* et d'apprendre aux architectes à le faire. L'architecte va d'ailleurs mettre en cause le pragmatisme tel que présenté par Rorty, sous prétexte que celui-ci ne rend pas compte de ce qui pousse une discipline pragmatique comme l'architecture à se tourner vers la philosophie.

La répartition de la méfiance et de l'espoir entre philosophe et architecte sera inversée dans l'autre dialogue : le philosophe Cornel West est particulièrement enthousiaste par rapport

8

L'intervention de Rorty sera d'ailleurs publiée en allemand dans ARCH+ sous le titre « On the necessity of philosophy for the artist » (Rorty, 2001).

9

Les citations qui ne sont pas référencées proviennent de la retranscription des captations sonores de la conférence, archivées au MoMA (Ockman et Riley, 2000).

à cette « réunion fascinante et vraiment nécessaire » alors que l'architecte Rem Koolhaas se montre dubitatif voire agacé par l'idée même de la rencontre ainsi que par le manque de résultats concluants. West va rétorquer à Rorty qu'il est impossible de nier que la philosophie a une influence manifeste et constitutive sur certains artistes, qui ne produiraient pas la même chose s'ils ne lisaient certains auteurs. West opte en fait pour une tout autre position philosophique que Rorty. Il se considère comme un philosophe militant et il va jusqu'à attribuer à sa philosophie une mission d'ordre « prophétique ». Il admet d'ailleurs construire son histoire d'une résurgence du pragmatisme de manière partielle et partiale en vue de servir son projet politique, entre autres en privilégiant l'héritage de Dewey (West, 1989). Pour West, le pragmatisme comporte un véritable potentiel démocratique et critique, et ce au-delà de la discipline philosophique, aussi pour l'architecture¹⁰. West va donc répondre à la méfiance que les deux architectes expriment à l'encontre du pragmatisme, vu comme une philosophie qui encouragerait l'utilitarisme, voire un retour du fonctionnalisme. West prend toutefois au sérieux le risque que revêtent des reprises trop rapides comme celle-là. Il « pense que le défi est toujours de voir comment préserver son intégrité et son identité en tant que critique et en tant qu'architecte. Il ne faut pas juste imiter ou transposer ce qui se passe dans une autre discipline ». Il rejoint en cela Rorty lorsque celui-ci affirme que « l'art et la critique d'art sont tenus par d'autres nécessités que les philosophes qui les ont inspirés ».

10

Il est d'ailleurs l'auteur d'un texte qui décrit un avenir à la critique architecturale inspiré du pragmatisme (West, 1993).

LA REPRISE COMME « TRAHISON CRÉATIVE »

On touche là un point particulièrement important : poser des exigences qui définissent des pratiques différentes ouvre la question des modalités de leurs rencontres. Comment passer les idées d'un champ à l'autre ? Et cette question se pose surtout du fait que les pratiques diffèrent par leurs réquisits et qu'une reprise ne peut pas être une transposition directe ; elle passe nécessairement par des mécompréhensions, des trahisons, dont on ne peut qu'espérer qu'elles soient à la fois créatives *et* diplomatiques. Approcherait-on là de critères proprement pragmatistes pour juger d'une reprise ? Le pragmatisme, en tant que tradition étrangère à tout scrupule de « conformité », invite à favoriser la *trahison créative*. En conclusion de son intervention, Rorty dira d'ailleurs que ce qu'il retient du pragmatisme c'est l'invitation à placer l'imagination (produire des idées nouvelles) devant la raison (rendre les idées existantes cohérentes). Les architectes pourraient le lire comme une invitation à « faire des enfants dans

11

« Je m'imaginai arriver dans le dos d'un auteur, et lui faire un enfant, qui serait le sien et qui serait pourtant monstrueux. Que ce soit bien le sien, c'est très important, parce qu'il fallait que l'auteur dise effectivement tout ce que je lui faisais dire. Mais que l'enfant soit monstrueux, c'était nécessaire aussi, parce qu'il fallait passer par toutes sortes de décentrement, glissements, cassements, émissions secrètes qui m'ont fait bien plaisir. » (Deleuze, 2003 : 15.)

le dos » des philosophes dont ils veulent hériter. Cette expression – reprise dans le dos de Deleuze – n’autorise toutefois pas à faire « n’importe quoi »¹¹. S’il ne s’agit pas d’une affaire de conformité ou de cohérence, il reste que, dans l’idée d’une « écologie des pratiques » (Stengers, 1997), cette affaire est hautement sensible « diplomatiquement ». Comment ne pas rejouer les erreurs qui ont rendu les architectes imbuables aux yeux des philosophes qui se sentaient spoliés ? Comment sortir de la confusion dans laquelle ces emprunts avaient plongé l’architecture ? Comment ne pas abandonner toute transaction pour autant ? Comment s’armer de critères pragmatistes pour juger des réussites de ces transactions, et ce pour chacune des parties concernées ?

MOMENT 3 : LÀ OÙ LE PRAGMATISME FAIT UNE DIFFÉRENCE

À ce propos, pour revenir à l’événement et conclure sur une ouverture, un troisième moment est particulièrement propice : l’intervention de l’architecte Stan Allen à la conférence. Allen est l’un des seuls architectes présents à être enthousiaste par rapport à l’introduction du pragmatisme en architecture, tout en restant attentif aux exigences imposées par celle-ci.

« Ce qui est en jeu à cette conférence, ce n’est pas [le petit-p pragmatisme]. Ce qui est en jeu ici, c’est quelque chose de plus strict, de plus réfléchi (*thoughtful*), de plus rigoureux (*tough-minded*) et de plus généreux et optimiste. »

Ainsi, Allen ne tombe pas dans l’anti-intellectualisme facile qui caractérise ceux qu’on appelle « post-critiques » et qui monopoliseront bientôt les débats. Il mesure bien la différence entre pragmatisme et Pragmatisme. L’architecte ne considère donc pas du tout la rencontre comme « naturelle ». Il y voit plutôt l’opportunité d’affronter les problèmes auxquels l’architecture est confrontée. Il rappelle que le pragmatisme est « une pratique obstinée » qui pourrait aider l’architecture à sortir des quêtes ontologiques (ce qu’elle est) et sémiotiques (ce qu’elle veut dire), pour insister à nouveau sur la question pragmatiste de sa « performativité » (ce qu’elle fait). L’architecture pourrait dès lors se concentrer sur ses conséquences dans le monde plutôt que sur ce qui la constitue en amont ou en dehors de l’expérience de ceux qui la traversent, la fréquentent, l’utilisent. Symétriquement, Allen invite à interroger la réussite de la rencontre académique à laquelle il participe au vu de ses conséquences : c’est seulement à l’aune des effets produits que la « rencontre » pourra être dite réussie. Et c’est précisément dans les rares reprises comme celle de cet architecte qu’il est possible de tracer des réussites partielles et situées : des pratiques pour lesquelles le pragmatisme fait une différence.

Diplômée en 2010 de l'ISACF-La Cambre, **Pauline Lefebvre** travaille pendant près de deux ans en tant qu'architecte au sein du bureau MS-A. Depuis 2011, elle prépare une thèse de doctorat au sein des laboratoires Sasha et hortence de la Faculté d'architecture de l'Université libre de Bruxelles sous le mandat d'aspirante FRS-FNRS. Au cours de l'année 2011-2012, elle participe en parallèle au Programme d'expérimentations en arts politiques dirigé par Bruno Latour à Sciences Po Paris. En 2013, elle effectue un séjour de recherches au sein de la Graduate School for Architecture, Planning and Preservation de Columbia University. Sa thèse porte sur les récents succès du pragmatisme en architecture.

BIBLIOGRAPHIE

- ALLEN, S. 2012. « The future that is now : architectural education in North America, 1990-2012 », dans J. Ockman (sous la dir. de), *Architecture School : Three Centuries of Educating Architects in North America*, Cambridge Massachusetts, MIT Press, p. 203-229.
- BAIRD, G. 2004. « "Criticality" and its discontents », *Harvard Design Magazine*, n° 21, p. 16-21.
- BLAKE, C.N. 1995. « The perils of personality : Lewis Mumford and politics after liberalism », dans R. Hollinger ; D.J. Depew (sous la dir. de), *Pragmatism : from Progressivism to Postmodernism*, Westport Connecticut, Praeger, p. 88-106.
- BLAKE, C.N. 2000. « Afterword : what's pragmatism got to do with it? », dans J. Ockman (sous la dir. de), *The Pragmatist Imagination. Thinking about « Things in the Making »*, New York, Princeton Architectural Press, p. 266-271.
- BROTT, S. 2010. « Deleuze and "The Intercensors" », *Log*, n° 18, p. 135-151.
- CUSSET, F. 2005. *French Theory : Foucault, Derrida, Deleuze & Cie et les mutations de la vie intellectuelle aux États-Unis*, Paris, La Découverte.
- DAHMS, H.-J. ; KRAUSSE, J. (sous la dir. de) 2001. « Neuer Pragmatismus in der Architektur », *ARCH+*, n° 156.
- DELEUZE, G. 2003. « Lettre à un critique sévère », dans *Pourparlers 1972-1990*, Paris, Éditions de Minuit.
- DICKSTEIN, M. 1998. *The Revival of Pragmatism : New Essays on Social Thought, Law, and Culture*, Durham, Duke University Press.
- FERNÁNDEZ-GALIANO, L. (sous la dir. de) 2001. « Pragmatismo y Paisaje / Pragmatism and Landscape », *AV Monographs*, numéro spécial, n° 91.
- JAMES, W. (1907) 2007. *Le pragmatisme : un nouveau nom pour d'anciennes manières de penser*, Paris, Flammarion.
- MERKEL, J. 2001. « Talking about pragmatism », *Oculus – the New York Chapter of the AIA*, vol. 63, n° 6.
- NOBEL, P. 2001. « What pragmatism ain't », *Metropolis Magazine* (juillet), Consultable : <http://www.uky.edu/~eushe2/Pajares/jamesPragmatismAint.html> [disponible le 22 avril 2014].
- OCKMAN, J. 1997. « The road not taken : Alexander Dorner's way beyond art », dans R.E. Somol (sous la dir. de), *Autonomy and Ideology : Positioning an Avant-Garde in America*, New York, Monicelli Press.
- OCKMAN, J. ; RILEY, T. 2000. *Things in the Making : Contemporary Architecture and the Pragmatist Imagination*, [cassette audio standard de 90 minutes], Sound Recordings of Museum-Related Events, 2001.26a-27d, Museum of Modern Art – Museum Archives, New York.
- OCKMAN, J. (sous la dir. de) 2000a. *The Pragmatist Imagination. Thinking about « Things in the Making »*, New York, Princeton Architectural Press.
- OCKMAN, J. (sous la dir. de) 2000b. *The Pragmatist Imagination. Reader* [brochure reliée], The Temple Hoyne Buell Center for American Architecture Records, Avery Architectural & Fine Arts Library – Columbia University, New York.
- OCKMAN, J. 2000c. *Letter to the Moderators* [document dactylographié], The Temple Hoyne Buell Center for American Architecture Records, Avery Architectural & Fine Arts Library – Columbia University, New York.
- OCKMAN, J. 2001. « What's new about the "new" pragmatism and what does it have to do with architecture? », *A+U*, n° 9, p. 26-28.
- OCKMAN, J. 2013. Interviewée par Pauline Lefebvre, New York, 21 février 2013.
- RAJCHMAN, J. 1998. « A new pragmatism? », dans C. Davidson (sous la dir. de), *ANYhow*, Cambridge Massachusetts, MIT Press.
- RAJCHMAN, J. ; WEST, C. 1985. *Post-Analytic Philosophy*, New York, Columbia University Press.
- RORTY, R. 2001. « On the necessity of philosophy for the artist », *ARCH+*, n° 156, p. 44-47.
- SPEAKS, M., 2000. « Which Way Avant-Garde ? », *Assemblage*, n° 41, p. 78
- SPEAKS, M. 2002. « Design Intelligence and the New Economy », *Architectural Record*, n° 190, p. 72-75.
- STENGERS, I. 1997. *Cosmopolitiques, VII : pour en finir avec la tolérance*, Paris, La Découverte.
- SYKES, K. 2010. *Constructing a New Agenda : Architectural Theory 1993-2009*, New York, Princeton Architectural Press.
- WEST, C. 1989. *The American Evasion of Philosophy : A Genealogy of Pragmatism*, Madison Wisconsin, University of Wisconsin Press.
- WEST, C. 1993. « Race and architecture », dans *Keeping Faith: Philosophy and Race in America*, New York, Routledge.
- WEST, C. 1999. *The Cornel West Reader*, New York, Basic Civitas Books.
- WEST, C. ; KOOLHAAS R. 2001. « Critical mass : urban philosophies », *AV Monographs*, n° 91, p. 15-33.